1re ANNÉE — No 8 LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 12 JUILLET 1902

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

SOMMAIRE

Les numéros du mois de juillet paraîtront le 12 et le 26.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

Dialogue des Ames

(Ecrit pour LE JOURNAL DE FRANÇOISE)

" Je n'ai ni jardin ni parterre
Mariant leurs mille couleurs,
Mais deux bluets, deux tendres fleurs
Comme l'Aube en baigne de pleurs :
Qui devinera le mystère...? "
— " Moi, répondit l'enfant joyeux,
Les deux bluets sont mes deux yeux."

" Toujours fraîche, toujours vermeille,
La fraise embaume et peut parler,
Rire, chanter et m'appeler :
Qui pourra donc me dévoiler
Où se cache cette merveille? "
— L'enfant dit : " C'est facile aussi !
Entre mes lèvres, la voici."

" Mon champ de blé souvent ondule
Ses épis d'or jusqu'en mon sein,
Pour qu'on n'y fasse aucun larcin,
Comme un mur, mon amour l'enceint.
Qu'est-ce que ce champ dissimule? "
— L'enfant dit : " Mes cheveux bouclés
Ressemblent fort à l'or des blés."

" Qui me dira quelle est la chaîne
Dont les anneaux serrent mon cou?
Pour lui mon amour est si fou
Que jour et nuit j'ai ce bijou
A la gorge, sans qu'il me gêne."
— " Je devine sans embarras,
Dit l'enfant, ce sont mes deux bras."

" Les bluets, la fraise embaumée,
Les blés, le collier seraient peu
Si je n'avais, de ton aveu,
Cette autre chose du bon Dieu
Qu'Il donne à toute mère aimée..."
— Et l'enfant s'écria vainqueur :
" Mère, cette fois, c'est mon cœur."

JULES-MARIO LANOS.

Halifax (Nouvelle-Ecosse), juin 1902.

Madame Adam

MADAME Adam vient de publier le premier volume de ses mémoires. (1)

J'en ai terminé la lecture, il y a quelques minutes à peine, et j'éprouve le vif désir de communiquer à mes lecteurs, le charme dont elle m'a pénétrée. Hélas ! le pourrai-je? non, je le sens bien. Trop souvent, le crayon qui doit esquisser notre pensée, n'en rend que d'indécis et vagues contours. L'impression si belle, si colorée dans l'esprit, perd de sa beauté, de son ampleur, par la reproduction sur le papier. N'importe, j'en parlerai quand même ; je vous dirai, au moins, que le livre est intéressant, qu'il est bon, et vous voudrez, à votre tour, vous procurer les heures délicieuses que, rare avantage dans notre incertaine existence, la lecture du " Roman de mon Enfance et de ma Jeunesse " a le privilège de procurer.

Madame Adam, plutôt Juliette Lambert, car elle a signé de son nom de jeune fille presque tous ses ouvrages, n'est pas une inconnue au Canada. Elle le sait, et je me plais à le lui répéter encore ici.

Plusieurs de ses œuvres figurent dans nos bibliothèques, et, tout dernièrement, l'hon. M. Angers, un fin lettré comme l'on sait, me mentionnait " La Patrie Hongroise," de Madame Adam, comme un des plus intéressants volumes qu'il ait jamais parcourus, et pour lequel, en effet, les critiques français n'ont eu que les plus enthousiastes éloges.

Ce que je tiens surtout à dire, de la distinguée femme de lettres, c'est qu'elle est bonne. Car, je crois fermement que la gloire d'une femme, quelque grande qu'elle puisse être, n'aura jamais que les rayons de ce " grand soleil de nuit, si pâle et si froid,"—ainsi que Juliette Lambert appela la pleine lune, quand ses yeux d'enfant la virent pour la première fois,—si la résolution de faire le bien, d'aider à tous ne rendent ces rayons plus chauds, plus pénétrants et partant plus lumineux.

Ce souci d'être utile, cette préoccupation de bien faire se traduisent dans les actions de Juliette Lambert dès ses plus tendres années, et, presque à chaque page du " Roman de mon Enfance et de ma Jeunesse," on en trouve, sous des formes variées, la généreuse expression. Des querelles de famille troublaient très souvent la paix de son intérieur ; toute petite encore, elle essayait de dissiper ces nuages menaçants, ou de réconcilier les parties brouillées, et, dans ce but, elle mettait en œuvre, sa grâce, ses calineries, ses séductions d'enfant.

Tour à tour emportée dans un véritable *enlèvement*, par son père et sa grand'mère qui l'adoraient passionément et qui voulaient garder chacun pour lui seul la plus grande part des tendresses de la petite Juliette, son enfance fut excessivement tourmentée. Mais elle fut aussi la préparation forte aux œuvres fructueuses que devaient plus tard produire la femme.

" J'appris, écrit-elle dans cette histoire de sa vie, qu'on peut être utile et bon à ceux qu'on aime, si jeune qu'on soit. J'étais née avec tant de belle humeur, j'étais si heureuse d'un rien, que j'aurais pu aisément devenir égoïste, mais le bonheur des miens,

(1) Le Roman de mon Enfance et de ma Jeunesse, Alph. Lemerre, Editeur, Paris.

leur calme, m'avaient dès l'enfance, préoccupée, en raison de leur tendance à se rendre malheureux, à agiter leur vie par des scènes violentes.

"A neuf ans, mon caractère était fixé, et je n'ai guère constaté de modification essentielle depuis dans le rapport du moi des autres, avec mon moi. Intéressée par mes proches d'abord, plus tard par les personnalités de valeur avec lesquelles j'ai vécu, je n'ai développé ma propre personnalité que pour qu'elle *serve* mon besoin de dévouement, d'affection et d'admiration, pour qu'elle soit utile aux causes dont je prends la défense, dont je me fais le soutien tant que je les crois dignes d'être défendues et soutenues."

Quelle magnifique profession de foi ! Ces lignes parlent d'elles-mêmes et peignent mieux la femme que tout ce que je pourrais en écrire.

L'instruction de Juliette Lambert commença de bonne heure. Son père ne tarda pas à lui faire connaître et à aimer les classiques grecs ; bientôt les beaux vers d'Homère lui devinrent si familiers qu'elle en savait par cœur "les chants aimés, tant redits." Une de ses tantes lui apprit le latin, tout en coupant le trèfle odorant et l'herbe soyeuse du pré maternel. Et chez sa grand'mère, ardente admiratrice de Balzac, elle reçut ses premières leçons de littérature. La politique, à laquelle elle devait plus tard, dans sa vie, prendre une part si active, ne lui fut pas étrangère, même à un âge où l'on joue à la poupée. Mais combien difficile à la petite Juliette de se former une opinion entre son grand père, bonapartiste, sa mère, royaliste, et son père, républicain. Ce fût, peut-être, ces diversités de sentiments chez ces trois êtres, également chers, qui donnèrent, plus tard, à madame Adam, ce coup d'œil juste sur les hommes et les choses, cette droiture rare, cette perspicacité étonnante dans la direction des affaires de sa patrie.

"Le Roman de mon Enfance et de ma Jeunesse" ne contient pas seulement des pages touchantes de sentiments et d'émotions. On y relève encore des descriptions séduisantes, des narrations excessivement agréables, telle que, par exemple, le mariage de sa grand'mère, que je ne puis m'empêcher de reproduire ici.

Pélagie Raincourt était fille unique d'un premier mariage ; son père, s'étant remarié, la belle mère, les demi-sœurs surtout, ne rendirent pas à Pélagie son séjour dans la maison paternelle très aimable. Sur ces entrefaites, un bon parti se présente dans la personne du docteur Pierre Seron, et, après beaucoup d'incidents, le mariage fut enfin décidé :

"Mais voilà que la veille du jour tant désiré, Pélagie éprouva le besoin d'exaspérer ses sœurs déjà irritées d'un mariage qui la rendait insolemment heureuse. Elle voulut se venger de l'éternel mot si blessant que lui avait tant de fois répété la sœur cadette, Sophie : "Tu es immariable !"

Alors que le contrat était signé, que tout était prêt, sans une anicroche, pour la noce du lendemain, une scène eut lieu très violente, entre la future Mme Pierre Seron et ses trois sœurs.

La belle-mère de Pélagie prit parti pour ses filles, le mari pour sa femme, et tout fut rompu, M. Raincourt reprenant sa parole, reniant ses engagements de père.

La grand'mère de Pélagie, cette fois, perdit patience, Pierre se désespéra et la jeune fille alla se coucher, furieuse contre elle-même, pleurant, mordant son oreiller, hantée dans sa fiévreuse insomnie, par les projets les plus bizarres, s'arrêtant aux résolutions les plus violentes.

Au lever du soleil, affolée, ne sachant ce qu'elle faisait, elle sortit de la maison en robe de chambre, en bonnet de nuit, partant à pied pour se rendre à Noyon, se disant qu'elle demanderait asile au vieil ami de sa grand'mère, son propre parent.

Ce qu'elle voulait avant tout c'était d'échapper aux reproches de son fiancé, de ne pas subir le blâme de sa grand'mère, de ne pas entendre le bruit des ragots de la ville, qui, lui semblait-il, parviendrait jusqu'à ses oreilles. L'humiliation d'être condamnée par l'opinion générale, le chagrin de faire souffrir Pierre, qui déjà avait tant souffert, l'angoissaient au point de l'obliger à fuir. Elle essayait d'échapper à sa propre condamnation, qui courait après elle.

Ayant fait quelques kilomètres, peu habituée à marcher, exténuée, elle s'assit sur un tas de pierres, la tête dans ses mains, criant tout haut son désespoir.

Un cavalier passe, en habit et cravate blanche, sans chapeau, monté à poil nu : c'est Pierre. Il l'a vue....

"Votre père consent à nouveau : vite, lui dit-il en mettant pied à terre, venez, je vous prends en croupe, et, pour être sûr qu'il ne retirera pas sa parole encore une fois et que vous ne recommencerez pas quelque coup de tête, nous irons droit à l'église, où votre grand'mère a fait tout préparer. C'est elle qui a deviné que vous deviez être sur la route de Noyon, si vous n'étiez pas chez moi, car elle vous a soupçonnée de cette abomination, folle que vous êtes."

Il la hissait sur son cheval, la maintenait d'un bras, tenant de l'autre une longe passée au cou de la bête.

"Allons, allons, il est bien temps qu'on vous donne un maître, lui dit-il. Ce que vous méritez d'être battue !...

—Mais, répond-elle égayée par le romanesque de l'aventure, je ne vais pas me marier en bonnet de nuit.

—Pourquoi pas ? C'est une pénitence comme une autre, et vous avez grandement besoin d'absolution. Vous serez habillée en mariée quand vous le serez et pour la fin de la noce.

C'est en croupe que ma grand'mère fait sa rentrée à Chauny. Il est neuf heures du matin. Toutes les commères sont dans la rue, aux fenêtres, à la porte de l'église.

Pélagie descend de cheval, ébouriffée sous un bonnet de nuit, les yeux encore gonflés par les larmes. Une femme du peuple attache un œillet blanc à son bonnet. Elle fait son entrée dans l'église au bras de Pierre. C'est un éclat de rire général. Jamais on n'a vu mariée pareille. Ses sœurs et la belle mère sont bien vengées.

Le vieux doyen, qui cependant aime Pélagie pour sa charité active, ne peut dominer un bon rire.

Il se hâte, souriant jusqu'à la fin de la cérémonie.

Pélagie se retourne. On croit que sa confusion va la faire entrer sous terre.

"C'est un mariage gai, dit-elle."

Et c'est ainsi que fut mariée ma très romanesque grand'mère, scandalisant un grand nombre de gens et amusant les autres.

L'œillet et le bonnet de nuit devinrent des reliques. Je les ai vus et touchés, sachant leur histoire..."

Je pourrais citer maintes autres pages qui prouveraient, non seulement combien est intéressant le livre de Mme Adam, mais encore avec quel art, avec quelle verve, ses souvenirs sont racontés, mais je sais que cela n'est pas nécessaire. J'ajouterai seulement que ce roman, si personnellement vécu, peut être lu par toutes les jeunes filles, et, dans notre époque fertile en éclosions malsaines, cela n'est pas d'un banal mérite.

Le livre de Mme Adam se termine avec son premier mariage à M. La Messine et à la naissance de son unique fille, à la veille par conséquent de la publication des "Idées antiproudhoniennes," c'est-à-dire au seuil même de la célébrité où elle allait entrer. Car, ce furent d'abord les "Idées antiproudhoniennes" qui fixèrent sur elle, non seulement l'attention de toute la France, mais celle du monde lettré tout entier. Cette réfutation savante, sérieuse et d'une argumentation serrée, aux théories révoltantes de Proudhon sur l'amour, la femme et le mariage rendit du coup son auteur illustre.

Et puis, il n'était pas facile de se déclarer l'adversaire de l'inventeur de l'aphorisme : "La propriété, c'est le vol." George Sand elle-même ne l'avait pas osé, et la vaillance, la justesse, la force des arguments de la jeune athlète, à peine à l'aurore de ses vingt ans, lui valurent autant de sympathies que d'admiration.

Les lecteurs hâteront donc maintenant de leurs vœux la venue du second volume des mémoires de Mme Adam, qui nous racontera sans doute longuement cette discussion à jamais célèbre, en même temps que les détails, toujours curieux, relatifs aux hommes de lettres ou aux politiciens de son temps. C'est dans les salons de Mme Adam que se sont faits et défaits bien des gouvernements : c'est là que s'est préparée la fameuse alliance franco-russe, là encore, que gravitaient autour de la maîtresse de céans—dont la merveilleuse beauté lui a valu d'être appelée la plus belle femme de l'Europe,—des célébrités comme Dumas fils, Edmond About, Louis Blanc, Victor Hugo, George Sand, Emile de Girardin, Prosper Mérimée, lord Lytton, Gambetta, Alphonse Daudet, Gustave Flaubert, et tant d'autres littérateurs de renom et de politiciens consommés.

Et cette reine, qui a tenu le sceptre pendant de longues années, a régné, non en tyran, non en despote, mais surtout en femme intelligente et bonne.

Que d'auteurs, aujourd'hui arrivés, doivent leur renommée à l'encouragement qu'elle a donné à leurs timides essais, à l'accueil bienveillant et généreux qu'ils ont reçu à *La Nouvelle Revue* dont Mme Adam a été à la fois la directrice et la fondatrice.

Citons parmi ceux-ci : Pierre Loti, dont la reconnaissance vient de se traduire, à l'occasion du "Roman de mon Enfance et de ma Jeunesse, par un article paru au *Figaro*, qui a fait sensation, et dans lequel il décrit, avec ce style charmeur que nous apprécions si fortement chez nous, toute son admiration et l'affection filiale de son cœur envers celle qui fut sa mère en littérature.

J'ai déjà parlé dans mes Lettres de Voyage, à *La Patrie*, des réunions du dimanche de Mme Adam auxquelles nous avons eu la fortune inestimable d'assister, Mme Dandurand et moi, et où, nous avons entendu, dans d'étincelantes causeries, Mme Daniel Lesueur, MM. Léon Daudet, Léopold Lacour et autres célébrités contemporaines.

La sympathie de Mme Adam envers le Canada est grande ; nous pouvons en trouver le témoignage, dans la mention fréquente qu'elle fait de notre pays et de nos distingués compatriotes, dans sa revue : *La Parole Française à l'Étranger*.

J'en ai vu la preuve encore dans l'article qu'elle voulut bien écrire pour le JOURNAL DE FRANÇOISE, et, dans la recommandation précieuse qu'elle nous a faite d'être et de rester *personnels*. Oui, vraiment, le conseil est d'or, et mes compatriotes, j'en suis persuadée, en ont compris tout le prix.

Nous aurons l'occasion de lui témoigner la reconnaissance que nous met au cœur tant de bienveillante sympathie, lors de la visite que Mme Adam veut faire au Canada. "C'est l'un des voyages que je ferai sûrement," m'écrivait-elle, il y a quelques jours à peine.

Nous connaissant alors mieux, espérons qu'elle nous aimera davantage, et que les liens, qui unissent déjà les deux France, n'en deviendront que plus intimes et plus doux...

FRANÇOISE.

Sainte-Anne de Beaupré

EN 1667, le Père Le Mercier, alors supérieur des missions de la Nouvelle-France, écrivait dans les Relations :

" Il semble que Dieu a voulu choisir, en nos jours, l'église de sainte Anne du Petit Cap, pour en faire un asile favorable et un refuge assuré aux chrétiens de ce Nouveau Monde, et qu'il a mis entre les mains de cette Sainte un trésor de grâces et de bénédictions, qu'elle départ libéralement à ceux qui la réclament dévotement en ce lieu. C'est assurément pour cette même fin qu'il a imprimé dans les cœurs une dévotion singulière et une confiance extraordinaire en la protection de cette grande Sainte, ce qui fait que les peuples y recourent dans tous leurs besoins, et qu'ils en reçoivent des secours très signalés et très extraordinaires, comme nous le voyons dans les merveilles qui s'y sont opérées depuis six ans. De si heureux commencements nous font espérer que Dieu, par l'intercession de sainte Anne, comblera, en ce saint lieu, de mille bénédictions tout ce nouveau pays."

***

Avant d'être chapelain de la bonne sainte Anne, le Père Le Mercier avait été missionnaire.

Il était l'un de ces chevaliers du Christ que la Mère de l'Incarnation admirait tant, dont elle écrivait : "Ils vivent dans un dénûment épouvantable. Je n'ai pas de termes pour dire ce que j'en connais."

Après vingt ans d'héroïques labeurs chez les Hurons, le Jésuite avait vu disparaître, dans le sang et les flammes, ces belles chrétientés qui avaient coûté aux missionnaires tant de travaux, tant de souffrances.

Ses frères d'armes, les PP. Jogues, de Brébeuf, Lallemant, Garnier étaient tombés au champ d'honneur. Lui, restait, refoulant en son cœur le

regret du martyre et l'éternel gémissement des envoyés de Dieu.

***

Chargé en 1661 de la desserte de Sainte-Anne, le Père Le Mercier, comme on l'a vu, ne tarda pas à reconnaître que cet endroit était l'un de ces lieux qui sont au monde, selon l'expression de Lacordaire, ce que les astres sont au firmament. Témoin des miracles accordés à ceux qui venaient prier la glorieuse Sainte en cet humble sanctuaire, il avait vu, dans ces prodiges, des *signes de Dieu* qui appelait les peuples du Nouveau-Monde en ce lieu béni... Il avait compris que la chétive chapelle bâtie à la lisière du bois, sur la sauvage côte Beaupré, allait être pour l'Amérique un foyer lumineux, ardent inextinguible de vie surnaturelle.

Avec quelle joie le missionnaire fatigué et vieilli, ne revenait-il pas à cet obscur sanctuaire qui devait un jour rayonner à travers le monde entier, d'où il sentait que la grâce coulerait à flots intarissables sur le pays.

***

Singulièrement vive, la dévotion que nos missionnaires avaient inspirée aux sauvages envers la bonne sainte Anne. Ces pieux néophytes faisaient en canot de très longs voyages, pour venir implorer la glorieuse Sainte en son sanctuaire. Quand ils en approchaient, on les voyait sortir de leurs mornes rêveries et demeurer, tout saisis, tout pénétrés de respect. C'était toujours à genoux qu'ils gravissaient la côte de l'église. Ils y priaient avec une foi, une ferveur incomparable et, avec la simplicité la plus touchante, racontaient à la bonne Sainte leurs misères et leurs peines.

***

Maintenant, chaque année, plus de cent mille pèlerins viennent à Sainte-Anne. Ils viennent de tous côtés, apportant à la chère Sainte ce qui se trouve au fond de toute âme humaine : la misère..., la souffrance...

Ici-bas, aux plus favorisés, il manque bien des choses. Le plus heureux parmi nous, dans le meilleur de son âme, pleure il ne sait quelle joie qu'il n'a jamais goûtée, mais dont il a la sainte, la douloureuse soif.

La prière a ses profondes racines dans les souffrances de la vie, surtout, il me semble, dans les souffrances secrètes. La vraie douleur n'est pas la douleur qui éclate, qu'on étale, mais celle qu'on cache à tous les regards comme une plaie. La bonne Sainte a l'ineffable compassion, la commisération infinie du cœur.

Que l'histoire de la prière serait ici touchante. Nulle part chez nous, la grande plainte résignée et filiale ne s'élève plus forte, plus pénétrante.

LAURE CONAN.

Nos Fils

(*Conférence aux Dames Patronnesses de l'Institution des Sourdes-Muettes*)

MESDAMES,

PARDONNEZ à une ouvrière de la dernière heure d'oser s'aventurer ici, après toutes les jolies choses qui vous ont été dites, en un style, où les grâces alertes de l'esprit s'alliaient si heureusement aux nuances plus subtiles du sentiment et de la bonté féminine !

Vraiment, je me sens pénétrée d'émotion et de crainte en songeant à la tournure positive de mon travail ! Ah ! mesdames, ne pensez pas trop à ma jeune expérience alors que j'ai le souci de faire en votre compagnie quelques réflexions utiles. Au reste, je puiserai ma hardiesse dans le fait même de votre présence toute sympathique, et, vous me serez pleinement indulgentes quand vous songerez à la sincérité de ma conviction.

J'ai lu dernièrement certains ouvrages choisis sur la haute influence de l'éducation maternelle ; quelle révélation, mesdames ! J'en ai été ravie, émerveillée. Aussi le sentiment d'humiliation tant de fois éprouvé à la pensée de l'impuissance relative de notre sexe s'est évanoui.... et, dans la vision soudaine d'un monde utile et fécond, je me suis élevée bien haut, bien loin au-dessus de nos misères quotidiennes, dans la compréhension de notre rôle très noble, très suggestif : la conscience de nos devoirs de maternité intellectuelle et patriotique.

Le cœur qui bat dans toute poitrine de femme est assurément un cœur d'apôtre Permettez que je vous parle en ce sens ! laissons nos âmes s'oublier dans la contemplation de l'Idéal dont il est de notre devoir de s'inspirer toujours, et, puisque l'existence de toutes les mères se doit ressembler tant qu'à sa fin, obéissons à un identique entraînement d'énergies efficaces, de clairvoyance morale et d'ambition ascendante, pour transmettre à la race née de nos entrailles, la force, la fermeté, l'élévation d'âme qui font les nations supérieures.

Mettons notre gloire et notre orgueil à continuer les vaillantes traditions du passé de la famille canadienne ; n'augmentons point par notre vanité ou notre lâcheté le nombre de ces femmes modernes, dont les foyers silencieux et déserts disent trop le culte qu'elles professent pour leur beauté ou leur bien-être.

Comme le doux Christ Jésus aimons les petits enfants ! que le cher nid, par nous choisi, retentisse largement des cris joyeux de ces êtres purs et charmants .... et, pour que le Dieu de l'Ecriture bénisse nos efforts, ne craignons pas de sacrifier notre chair et de faire gaiement le sacrifice des inutiles loisirs à l'œuvre sublime de la maternité.

Je suis certaine, mesdames, qu'à ce point de vue là, nous sommes toutes irréprochables. Ce ne sont pas les remords des craintives élégantes qui doivent nous inquiéter ; mais plutôt le manque d'attention, une sorte de paresse d'esprit qui nous paralyse à l'égard de nos enfants. Car, voici ma pensée qui va se faire jour plus nettement, dans l'espérance que cet instant de causerie aura son utilité.

Mesdames, cherchons et méditons les étonnants, les merveilleux moyens, que l'éducation domestique bien entendue, la nature, les grâces d'état et l'infini de la tendresse féminine fournissent à notre intelligence, et à nos cœurs dès l'instant extraordinaire où le Créateur nous choisit pour ses collaboratrices. Ah ! loin de fuir cette tâche ardue, cette mission de choix qui consiste à multiplier sa chair, son âme, toute l'intimité et la puissance de son moi... comme nous devrions nous jeter à genoux et bénir les lois qui président à notre organisation : Gloire à Celui qui mit à la fois tant de force dans notre faiblesse, tant d'endurance

dans nos membres délicats; tant de grandeur dans l'accomplissement silencieux des dévoûments dictés par le seul instinct ingénieux et désintéressé de nos cœurs aimants. Bénissons nos foyers jaloux puisqu'à leur chaleur salutaire nous devons former pour Dieu et la Patrie des hommes ! ! des hommes forts et sains—physiquement et moralement parlant—des hommes de volonté, à l'esprit avide d'idées larges et généreuses, cherchant toujours le bien du plus grand nombre et le progrès humanitaire dans la charité, la fraternité mieux comprise des intelligences, qui, après tout n'ont, qu'une même paternité sous tous les climats : la Divinité.

Et mesdames, faisons surtout de nos fils des hommes d'honneur.

Mesdames, il a dû vous arriver comme à moi, comme à toutes les mères, de caresser songeuses, le front de votre fils et de vous dire angoissées : Quelle âme palpite sous cette frêle enveloppe ? Quelle part ai-je aux instincts de cet enfant ? Ame d'élite, âme de prédestiné ou cerveau dé équilibré, intelligence banale, ou ce qui serait le pire, violent assemblage de passions malfaisantes?.... Alors, vous avez attiré plus près cette tête chère, plongeant votre regard inquiet dans ces yeux tranquilles et muets, cherchant sous ces paupières d'ange un peu du lointain avenir, vous avez demandé son secret à cette personnalité naissante, mais l'enfant, surpris de ce mouvement inusité de sa mère, a enfoui sa petite figure contristée dans les plis de votre robe, le cœur palpitant sous sa frêle poitrine... Contrairement à votre habitude vous n'avez pas consolé le gros chagrin du chéri, il y avait tant de larmes dans vos yeux ; tant de souffrance et d'inquiétude en vous.

Ce problème se complique encore de celui-ci : ne sommes-nous pas un peu, beaucoup même, l'âme de notre enfant ? N'est-ce pas dans notre cœur que doit se faire l'éducation première du cœur de ceux qui seront un jour appelés et chargés de soutenir l'honneur de notre nom ?

A nous donc de réfléchir ; à nous de redresser nos mauvais penchants ; si nous les voulons forts, soyons fortes ! Vous me direz : ce n'est pas toujours facile ! tant de choses dans la vie nous abattent et nous brisent... Je vous répondrai : peut-être ! Mais, c'est déjà beaucoup que d'y tendre et d'élever vos enfants dans cette atmosphère du remaniement de la nature imparfaite.

MME DONAT BRODEUR.

(*A suivre*)

Couronnements

IL paraît qu'il n'y a pas de fête plus fertile en incidents pittoresques et amusants qu'une " coronation "

A l'occasion du couronnement de Edouard VII, avant le très grand désappointement de sa maladie subite, les journaux de Londres ont rappelé les traits humoristiques des couronnements précédents. Le jour du couronnement de Georges IV il faisait une chaleur " sud-africaine." Le grand manteau royal était si lourd que les dignitaires qui avaient l'honneur de porter la traîne du souverain " éprouvèrent la sensation d'avoir pris un bain turc de plusieurs heures." Après la cérémonie on trouva le roi dans son cabinet de toilette de Westminster Abbey " entièrement nu, et se promenant de long en large avec sa couronne sur la tête ! "

Le banquet qui eut lieu le même jour ne fut pas moins divertissant. L'énorme salle à manger était beaucoup trop petite pour contenir tous les aspirants à la table du roi, et un grand nombre de hauts fonctionnaires et de personnalités mondaines ne purent s'introduire dans la salle que comme " maîtres d'hôtel " et comme " serveurs." D'ailleurs, on fut très mécontent de leur service et bien des convives s'en allèrent " ayant satisfait le plaisir de leurs yeux, mais non celui de leur estomac."

Le couronnement de Georges III est resté célèbre en Angleterre pour les accidents plaisants qui le traversèrent et qui troublèrent singulièrement la solennité des fêtes Le grand maître des cérémonies avait tout simplement oublié de préparer l'épée royale, la chaîne qui devait entourer la place du roi et de la reine à table, et le grand dais du trône.

On fabriqua à la hâte un baldaquin et le lord-maire, qui s'était paré de l'épée de la ville de Londres, s'empressa de la mettre à la disposition du roi.

Comme celui-ci se plaignait de toutes ces négligences, le maître des cérémonies lui répondit avec une hardiesse spirituelle : " Sire, je m'engage sur l'honneur à ce que tout se passe à merveille au prochain couronnement." Et le roi s'en alla en riant.

Le chef de la politique de Bow street, du nom de Townsend, avec sa perruque blonde et son chapeau à larges bords, allait et venait d'un bout de l'estrade à l'autre, en se donnant des airs de grande importance. A l'approche du cortège, on entendit ce personnage officieux crier de toutes ses forces : " Messieurs et Mesdames, gare à vos poches, car vous êtes entourés de voleurs ! " On rit de bon cœur en entendant les conseils salutaires de M. Townsend.

Les femmes, elles aussi, ont souvent troublé l'ordonnance des cérémonies. Il paraît que les " pairesses," pour se distinguer de leurs compatriotes plébéiennes sans doute, se font remarquer par le volume exagéré de leurs formes, et il y en a plusieurs à qui il faudrait réserver deux places au lieu d'une à l'abbaye Espérons que les robes et les corsets venus de Paris auraient remédié à cet inconvénient, et que le couronnement d'Edouard VII, quand il aura lieu, devra ses gaietés à d'autres détails, dont les femmes ne feront pas les frais.

M. L.

Champbaudet vit un peu à l'écart, n'étant pas très liant de caractère.

—Je ne suis pas plus sauvage qu'un autre, explique-t-il ; mais, c'est plus fort que moi, je n'éprouve aucune sympathie pour les gens qui me sont indifférents !

AVIS

Les personnes qui partent en villégiature sont priées de nous envoyer leur adresse LE JOURNAL DE FRANÇOISE sera expédié à toutes les stations balnéaires qu'on voudra bien nous indiquer.

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

XVI

Berlin, hôtel du Parc, avril.

Ah ! mon pauvre camarade ! Vous n'êtes après tout qu'un enfant de prince, bien dressé ! La tête m'a tourné devant cette multitude de devoirs qu'on vous impose, et ce partage minutieux du temps. En relisant votre lettre,— je cherche toujours et toujours, entre les lignes, ce qui n'y est pas, — en la relisant, il m'a semblé que j'avais moi-même la chaîne au cou. Comment pouvez-vous vivre, avec une pareille ponctualité ? J'en mourrais en trois jours.

Je ne supporte pas l'esclavages des habitudes ; je ne pourrais par conséquent vivre, dans une même maison, avec d'autres que mes subordonnés. Mes heures de repas sont tout aussi irrégulières : rien ne doit interrompre mon travail, quand une fois je m'y mets de tout cœur. J'ai d'ailleurs un tempérament de fer, auquel il est fort égal de jeûner tout un jour. C'est, je le crois, la méprisable faiblesse des créatures humaines, qui fit imaginer la régularité. Mais, quand il s'agit des autres, je suis aussi ponctuel que vous : jamais je n'arrive en retard à mes cours. Comme je vous plains, vous qui vous prétendiez un libre oiseau des bois ! Beaucoup plus que vous ne me plaignez pour mon entorse.

Et mon amie Ulric n'entend pas la plaisanterie ? Ou peut-être ne permet-elle pas qu'on plaisante sur ses sentiments ? Mon camarade, vous devez avoir pourtant— "votre folie ?" Ne savez-vous pas ce que c'est ? Quelque chose, qui réchauffe et pénètre tout de ses rayons, comme le soleil. Je voudrais bien moi-même n'en rien savoir. Jusqu'ici, j'avais passé assez intact à travers l'existence ; mais je commence à me ressentir de cet inconvénient. Si je lis de beaux vers, je voudrais les *lui* lire,— c'est du reste assez mauvais signe, que je lise tant de poésie ; — si je réfléchis sur l'authenticité d'une œuvre d'art, je me surprends à *lui* exposer qu'il est assez indifférent, du moment que l'œuvre est belle, qu'elle soit de X... ou de Z... — ce qui est une coupable hérésie. Au jardin zoologique, je *lui* montre les tigres nouveaux-nés, et elle s'en amuse follement ; au théâtre, je *lui* fais une querelle, si la tragédienne crie trop fort ; pendant le ballet, je suis mal à l'aise à cause d'*elle ;* au Théâtre-Wallner, je l'entends rire aux éclats des farces et des plaisanteries inoffensives. Tout cela passe encore, mais il y a pire. Quand mes jalousies sont baissées à cause du soleil, *elle* est là, étendue sur le canapé, en face de ma chaise-longue ; je la prie poliment et gentiment, quoiqu'on dise que j'ai toujours un ton impérieux, de vouloir bien me regarder. Croiriez-vous qu'elle n'en fait rien ? C'est à désespérer ; je ne puis jamais saisir les traits de son visage. J'ai bien dans l'esprit les lignes ondoyantes de sa forme svelte ; elle est devenue, pour mes yeux, une sorte de type, auquel ils rapportent tout ce qu'ils voient ; et je ne connais pas son visage ! Il change peut-être trop souvent ? Mais vous ne vous intéressez pas à "ma folie," puisque vous n'en avez aucune en tête. Ne soyez pas jalouse, Ulric, je ne vous néglige pas en sa faveur. Non, mon enfant, l'autre jour encore, j'ai mis de travers mon grand feutre mou (je laisse le chapeau haut de forme aux belles amazones,) et je suis parti, m'imaginant que je vous conduisais dans une taverne d'étudiants, pour chanter avec eux, sous mes auspices, vos petites chansons.

Je me suis fait un tableau des heures, ainsi conçu :

5 heures. Lever ;—jusqu'à 7 heures et demie ? ? ?

7 heures et demie. Leçon de piano au futur maître d'école.

8 heures. Bibliothèque, déjeûner (très bon café) avec Papa.

8 heures 5. Tartine de beurre.

8 heures 10. *Gazette de Cologne*, etc.

J'ai écrit tout cela en grosses lettres (en grec à cause du garçon de l'hôtel, dont je ne puis toujours éviter la présence) ; et j'ai suspendu la pancarte sous l'horloge. Rien qu'en levant les yeux, je vois aussitôt ce que vous faites au même instant. La différence du méridien est soigneusement notée. Le soir, je mets devant, une lampe, qui semble la perpétuelle lumière d'un autel.

Quand je quitterai ma chambre, à cloche-pied, j'emporterai mon tableau dans ma poche gauche, côté du cœur. Dernièrement je lisais dans le journal qu'à Alteneck, où sont vos nouvelles écuries, il tombera le trente avril, entre six et sept heures du matin, une pluie d'aérolithes. Mais c'est peut-être un canard. Si j'étais vous, j'irais un peu, tout seul, y voir. Avez-vous déjà vu des aérolithes ? Moi, jamais ; aussi j'irais,—n'était mon pied.

Aujourd'hui, il m'est impossible de vous en écrire plus long, parce que "ma folie" ne veut pas me laisser tranquille. Elle est là étendue sur le canapé et me harcèle. Mon pied va beaucoup plus mal ; il ne guérira jamais, si les longues lettres et les gâteries doivent cesser avec sa guérison.

Une poignée de mains, entre hommes.

BRUNO HALLMUTH.

XVII

Rauchenstein, 19 avril.

"Une folie... une grande passion ?" Qu'est-ce que cela veut dire, me suis-je demandé. J'oubliai vraiment que j'étais Ulric l'écolière, et je pensai à l'essaim d'adorateurs de ma grande tante, dont elle nous parle toujours, soutenant qu'elle n'a pas eu moins de onze prétendants. Comme mes arrière grand'père et grand'mère ne vivaient pas, dit-on, trop heureux ensemble, Madame mon arrière grand'mère détourna si énergiquement ses filles du mariage, que toutes restèrent fidèles à leur célibat. Pourtant la petite tante aimait quelqu'un et l'aurait épousé très volontiers : c'était un Marquis étranger. Mais il ne plaisait pas à sa mère, aussi elle prit son petit cœur dans sa

main, et sans bruit, sans plainte, l'étouffa à tout jamais. Lorsqu'elle fut arrivée à l'âge de soixante-dix ans, elle désira revoir encore une fois son Marquis, et se rendit dans une ville que la discrétion m'empêche de nommer ; là, elle se fit montrer sa maison : un vieillard très, très âgé, coiffé d'un bonnet grec, était sur le balcon, étendu dans un fauteuil, et fumait. Elle le contempla longtemps, puis se détourna et repartit sur-le-champ pour rentrer chez elle. Une fois, à son soixante-seizième anniversaire, nous voulûmes lui faire une plaisanterie, nous habillâmes son petit neveu en costume Louis XV, et nous fîmes annoncer "le Marquis." Elle devint rouge comme une jeune fille, et tout agitée : "Mon Dieu ! est-ce possible !"

Nous étions effrayés des conséquences de notre idée. Mais lorsque le bambin parut, plia le genou et lui offrit un compliment en vers, elle rit de grand cœur et trouva l'invention ravissante. Je n'ai jamais vu un vieux visage rajeunir comme le sien l'avait fait.—Voilà le roman de la grand'tante, bien simple, n'est-il pas vrai ? mais la plus belle interprétation possible de la devise : Fidélité ! Devoir ! Une fidélité de cinquante ans vaut encore davantage que la plus poétique des folies.

J'ai eu déjà dans ma vie une demande en mariage, une vraie, sérieuse demande ! J'ai pensé mourir de rire ! Comment peut-on vouloir m'épouser ? C'est pour moi tout à fait incompréhensible. Je supposai que l'individu en question était devenu fou. Sans doute, d'autres lui avaient rebattu les oreilles de moi, car ma petite personne toute seule ne serait jamais venue à bout de pareille victoire. Cette fois encore, il n'y a là ni folie, ni grande passion. Je me suis beaucoup, *beaucoup* enthousiasmée, pour un de mes professeurs ; ses leçons et nos conversations m'étaient plus précieuses que le manger et le boire ; quand mon cœur était lourd, sa parole l'allégeait, parce qu'elle m'élevait au-dessus des mesquineries quotidiennes, et me montrait ce qu'il y a de grand dans les petites choses. Tout ce que je faisais à contre-cœur devenait une tâche donnée par Dieu, une discipline salutaire pour mon caractère indomptable et cassant. C'est ainsi que j'ai appris à me soumettre à tout sans murmurer. Mais il ne s'agit pas davantage de "folie"—Que vous êtes plaisant avec votre mot : "Je fais tout ce que je veux ?" —Je ne sais trop si c'est bien ou même si c'est un bonheur.—"Faire tout ce qu'on veut"—signifie : — Je n'aime personne, car je ne me sacrifie jamais." — Et il n'y a pas d'amour sans sacrifice et sans immolation. Au lieu de vous envier votre liberté, je vous plains, je me sens comme un libre oiseau des bois qui retourne par amour à sa cage, et je ne comprends pas cette farouche indépendance qui revient à dire qu'on s'exclut de la société humaine. Vous vous mettez des rêves en tête, parce que vous auriez voulu une fois dans votre vie, aimer profondément, de toute, toute votre âme, et que vous n'avez jamais pu. Je crois presque que vous êtes malheureux. Quelle drôle de femme que votre idéal, étendue sur un canapé et ne vous regardant pas ! Je ne voudrais pas lui ressembler ! Quand je suis fatiguée, moi, je me couche par terre ; c'est bien plat, bien dur, et cela repose le dos.

Ah ! quel beau temps de Pâques ! Je jouis des vacances que je donne à mes écoliers ! Le battement de la pendule de mon petit salon a quelque chose de si paisible ; le lierre qui fait comme un bosquet devant ma table à écrire, est tout paré de jeune verdure, car je lave chaque jour ses feuilles. Le soleil et le parfum des fleurs entrent à flots par ma fenêtre ouverte. J'ai enroulé autour de mon rouet une branche de cerisier à grappes, j'ai mis sur ma table un bouquet fait d'une fleur de magnolia, de chatons de bouleau, et de petits rameaux de hêtre. Il y a chez moi une odeur de printemps presque trop puissante. Dès cinq heures, j'étais assise près de ma fenêtre, je filais et je chantais. Quand je veux rêver et faire la paresseuse, il faut que mon rouet tourne ; et je chante alors les pensées qui me viennent, avec des paroles et sur des airs de mon invention. Non, je suis trop heureuse ! Je suis enivrée de cet éclat, de ce parfum et de cette splendeur. Savez-vous comme les petites feuilles des hêtres étincellent au soleil, quand elles sont toutes nouvelles ? On dirait que le bleu du ciel s'y mire ! Et des gens prétendent que le bleu et le vert ne vont pas ensemble ! C'est à mourir de rire. Est-ce que toute la nature ne se compose pas de bleu et de vert ?

J'ai couvert de fleurs mon grand poêle de porcelaine ; car il ne sera plus allumé d'ici six mois. Ma seconde fenêtre sera aussi belle que l'autre, quand le tilleul d'en face aura tout son feuillage ; cela produit un demi-jour vert, qui est délicieux. Quand je vois cela, j'en pousserais volontiers des cris de joie. L'arbre s'étend aussi devant la fenêtre de ma chambre à coucher, à laquelle on monte par quelques marches. Elle est si jolie dans cette lumière verte ; tout y est rose ; les tentures, les rideaux, le lit sont roses et recouverts de mousseline blanche, et le soir, on y allume une lampe à globe rose. Lorsque les tilleuls sont en fleurs, il fait délicieux chez moi, et le bourdonnement des abeilles lutte de tapage avec les hirondelles et les moineaux. Quand le son des cloches qui monte de la vallée m'arrive à travers les massifs de tilleuls, ma chambre devient une vraie chapelle. Jamais, non, jamais, je ne pourrais vivre dans une ville ! j'y mourrais du mal du pays !

Voici un rossignol qui commence à chanter. Naturellement ! Ils sont toujours là le 15 avril. Que dites-vous de cela, que les libres oiseaux des bois eux-mêmes soient ponctuels dans leurs habitudes ? Jamais ils ne manquent le 15 avril, et cependant ils n'ont pas de cours à faire, pas de père et d'aveugle qui les attendent, comme leur petit soleil supplémentaire ! Le coucou, à présent ! — Dis-moi, coucou, dans combien d'années je me marierai ? Imaginez-vous qu'il se tait ! Vrai ! c'est incroyable, avant un an ! Quel dommage ! Non, je ne veux pas de mari ! J'espérais que le coucou me ferait compter jusqu'à cent, et qu'ensuite je pourrais me moquer de vous et de vos "grandes passions."— J'ai d'avance pitié de moi-même, quand je songe qu'il faudra me marier. Je pleurerais volontiers sur moi. Je suis encore si jeune, et je n'ai rien fait de mal, pour mériter une telle pénitence.

(A suivre.)

Le mariage n'est pas un badinage

DANS le monde, l'on rencontre presque autant de femmes mariées se plaignant de leurs maris et des misères du mariage, que de celles qui font le possible et l'impossible afin d'allumer le flambeau de de l'hymen, sauf à le secouer ensuite d'une main furibonde en allant grossir le nombre de celles qui se considèrent comme les victimes du conjungo.

En observant ce fait, en entendant souvent dans la même journée les plaintes d'une femme mariée, et d'une qui ne l'était pas, je me suis dit que les femmes auraient besoin de saisir le sens profond de ces paroles : " Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage."

Je crois, pour ma part, que c'est à cette erreur par laquelle une femme, en se mariant, s'imagine entrer dans une ère de bonheur et de plaisir, qu'est dû le nombre effrayant de ces mauvais ménages où l'homme et la femme, aussi malheureux l'un que l'autre du joug qu'ils sont obligés de porter en commun, maudissent des chaînes qui leur semblent d'autant plus odieuses, qu'ils les ont forgées eux-mêmes. Cette dernière circonstance doit, ce me semble, augmenter beaucoup la souffrance, car quelque désir qu'ait une femme mal mariée de se donner un air intéressant en se faisant passer pour la victime de barbares parents, personne ne la croira. Ce thème, encore au service des romanciers ou des librettistes, n'a plus d'actualité aujourd'hui, parce que l'on sait fort bien que la jeune fille, toujours libre de refuser un parti qui lui déplait, dans la plupart des cas fait les trois quarts du chemin.

D'ailleurs, que de femmes donnant du temps et de la réflexion au choix d'un chapeau ou d'une robe en donnent très peu à celui d'où dépend le bonheur de toute leur vie ! J'en connais une qui balançait très longtemps avant de choisir sa toilette de bal, et quand il s'est agi de se marier, bah ! elle n'a pas jugé à propos d'y regarder de si près.

Comme conclusion, il faut reconnaître que ses toilettes lui vont toujours très bien, mais que son mari lui va on ne peut pas plus mal. Quand des femmes de ce caractère se plaignent des défauts de leur mari et des misères du mariage, elles se montrent aussi conséquentes que celui, qui après avoir mis le feu à sa maison se plaindrait de ce qu'elle brûle.

Combien y en a-t-il qui, oubliant l'homme qu'elles épousent, se marient uniquement pour un nom, une fortune, ou même tout simplement *pour se faire une position*, comme l'on dit ? Combien y en a-t-il qui, inspirées par cette vanité folle qui fait le fond du caractère de certaines femmes, croyant que leur mariage, s'il a lieu avant celui de leurs sœurs ou de leurs amies, donnera la preuve irrécusable de leurs charmes, épousent le premier venu— et n'ont pas ensuite assez des larmes de leurs yeux pour pleurer la folie ou la sottise qu'elles ont faites ?

Une femme au pied de l'autel, jure amour, respect, fidélité et obéissance à l'homme auquel elle s'engage irrévocablement. Est-elle moralement sûre de pouvoir satisfaire à ces obligations ? Pour respecter quelqu'un, pour pouvoir lui obéir, pour pouvoir, en un mot, le considérer comme son guide et son chef, il faut nécessairement lui reconnaître une certaine supériorité. Pour aimer quelqu'un et pour lui être fidèle, il faut (pardonnez ma niaiserie), il faut l'aimer. Quant à ce que c'est d'aimer, je n'ai pas besoin de vous l'expliquer. Toute femme en naissant apporte un trésor d'amour dans son cœur, mais c'est précisément en raison de cette faculté aimante qu'une femme s'expose à de grands dangers et à de cruelles souffrances, lors qu'elle se marie sans aimer celui auquel elle s'unit pour toujours.

Vous m'entendez à demi-mot, chères lectrices, et vous donnez comme moi un soupir au souvenir de ces pauvres femmes qui, cherchant d'abord une consolation dans une affection coupable, y trouvent la perte de leur honneur et de leur vertus. Cell s qui ne violent pas ouvertement la foi conjugale, ne peuvent pas toujours se vanter d'une vertu qui ne tient quelque fois qu'à la crainte de l'éclat fâcheux produit par de semblables aventures.

Ce n'est pas qu'il soit nécessaire d'éprouver pour l'homme qu'on épouse une de ces passions dont les poètes et les romanciers nous font des descriptions enthousiastes ; je ne le crois pas du tout, car bien souvent de cruelles désillusions dont ne parlent pas messieurs les poètes suivent de très près les transports d'une passion aveugle, mais sans prendre son fiancé pour un demi-dieu il faut au moins qu'il inspire quelque sympathie.

Tenez, je vais vous donner un moyen très sûr pour savoir si vous devez ou non accepter ce parti qui s'offre à vous : I olez complètement la personne de M. X... de tous les avantages de sa position, représentez-vous que le lendemain de votre mariage il vienne fou, ou tombe malade d'une maladie incurable ou qu'il perde sa fortune, s'il en a ; ces infortunes peuvent vous atteindre comme d'autres qu'elles ont trouvées aussi peu préparées que vous. Eh bien ! si je ne sais quelle voix dit à votre cœur, que vous serez plus heureuse de partager son malheur que de pre dre part aux prospérités d'un autre, dites *oui* en toute sûreté de conscience, et soyez certaine qu'en retour de votre droiture et de votre pureté d'intention Dieu vous accordera ses bénédictions qui, croyez-moi, ont plus de valeur que les liens de la fortune ou les avantages de la position.

Mais la femme qui se marie par des motifs bas et intéressés, a-t-elle le droit de recevoir ces grâces promises à ceux qui s'approchent d'un sacrement avec les dispositions requises ? Certes non ; aussi ne faut-il pas s'étonner que ce mariage pour certaines personnes devient le point de départ d'une existe ce plus ou moins fourvoyée. Qu nd à décrire les souffrances d'une union mal assortie, j'y renonce ; mais je suis sûre que personne ne me démentira, si je dis qu'un mauvais ménage est un enfer atnicipé, et m'a semblé parfois une punition trop sévère sous celles qui maudissent les chaînes qu'elles se sont elles-mêmes imposées.

M:LA.

Pourquoi redouter l'automne, écrit une grande dame du dix-huitième siècle, puisqu'il y'a des fleurs à l'arrière saison ? Il y en a même en hiver et, pour ne pas être aussi éclatantes que celles du radieux été, elles ont encore leur beauté.

L'Art de s'Habiller soi-même

Apprêt du corsage tailleur (*Suite*)

LORSQUE le tissu est taillé comme je l'ai expliqué dans la dernière leçon, on le pose sur la doublure exactement dans le même sens (il est bien entendu que la doublure est aussi pliée double), on la fixe par des épingles et on coupe tout autour de l'étoffe en prenant soin, toutefois, de tenir la doublure un peu plus grande en longueur, d'un centimètre dans le haut et d'un demi centimètre au bas. Cette longueur en plus est nécessaire parce que la doublure doit flotter légèrement à l'intérieur, tandis que le tissu du dessus doit être tendu. Et ceci doit exister d'autant plus que le tissu de la robe est plus souple ou plus élastique.

Quand le tout est taillé, on dédouble les morceaux, puis on pose un des devants du tissu sur la table ou sur la planche à bâtir, l'endroit touchant le bois. On place par-dessus le devant en doublure, dont l'envers touche l'envers de l'étoffe, puis on épingle les deux tissus ensemble de telle façon que la doublure flotte très légèrement dans le sens de la longueur et principalement à la taille.

En disant que la doublure doit flotter *légèrement*, cela signifie qu'elle ne doit pas former de plis, ni même de vagues trop marquées. Du reste, on peut parfaitement voir, quand les deux morceaux sont épinglés, si le flottement de la doublure est suffisant ou exagéré, il suffit pour cela de tendre les morceaux toujours épinglés ensemble, en les prenant entre les doigts aux deux extrémités et en tirant un peu ; si l'étoffe s'allonge assez pour que l'excédent de la doublure disparaisse pendant qu'on la tient tendue, c'est bien, il n'y a rien à modifier ; si, en tendant, l'étoffe n'absorbe pas tout l'excédent de la longueur de la doublure, c'est qu'il y en a un peu trop, il faut en mettre moins. Quand, au contraire, lorsqu'on tend, on sent que la doublure tire plus que l'étoffe, c'est alors que la doublure ne flotte pas assez.

On épingle toutes les pièces du patron, doublure sur étoffe, les deux envers se touchant comme je viens de l'expliquer. Ensuite on pose le patron sur chaque morceau du côté de la doublure, on le fixe avec des épingles pour qu'il ne se dérange pas, puis on passe tout autour, exactement contre tous les bords, un fil à longs points (des points de deux centimètres à peu près) qui tient la doublure avec l'étoffe et qui en même temps marque les contours Il faut avoir soin en passant ce fil de marquer par un point en travers, ou un point croisé, les lignes de taille, à chaque couture de chaque morceau.

Lorsqu'on apprête un corsage de tissus très délicat, comme par exemple de la soie blanche, on fera bien de fixer d'abord la doublure et l'étoffe et ensuite le patron par de fines épingles en acier ou, à défaut de celles-ci, par quelques points.

Quand cette première opération est faite, on coupe les pinces en laissant de larges coutures, puis on assemble toutes les coutures à l'envers, excepté celle qui joint le devant à la pièce de dessous de bras ; celle-ci est bâtie à l'endroit, c'est-à-dire l'étoffe en dehors, parce qu'elle doit être conservée un peu large et qu'on ne doit pas y faire d'incisions avant que le corsage soit essayé. Si on le bâtissait à l'envers, sa largeur gênerait et l'empêcherait d'entrer dans la cambrure de la taille.

MARIE BOUDET.

L'Hygiène dans les Légumes

LE céleri est sans égal comme nourriture pour tous ceux qui souffrent de rhumatisme, de maladies nerveuses et de dyspepsie

La laitue est bonne à ceux qui souffrent d'insomnie.

Le cresson est un remède contre le scorbut.

Les pistaches (peanuts) sont employées dans les indigestions. Elles sont surtout recommandées dans le diabète. On peut faire avec des pistaches une soupe très nutritive, un bon café, ou mangées tout simplement, ou encore préparées et servies comme les amandes salées.

Le sel arrête l'hémorragie des poumons, et tonifie les nerfs chez les malades affaiblis par la pauvreté du sang. Pris avec de l'eau chaude, il est efficace pour la dyspepsie et la maladie du foie.

Les oignons sont un des meilleurs calmants pour les nerfs. Nul remède ne peut les égaler dans les prostrations nerveuses. Les oignons sont encore bons pour la toux, la grippe (influenza), la consomption, l'insomnie, l'hydrophobie, le scorbut, la gravelle et toute maladie du foie. Mangés tous les deux jours, ils ont, pour prompt effet, d'éclaircir le teint.

L'épinard est pour ceux qui souffrent de la gravelle.

L'asperge amène la transpiration.

Les carottes sont excellentes à ceux qui souffrent d'asthme.

Les navets sont pour les troubles nerveux et le scorbut.

Le bœuf cru est un bon fortifiant dans les cas de consomption. On le hache fin et on l'assaisonne, puis on le fait chauffer légèrement. Il s'assimile rapidement et offre la meilleure nourriture.

Les œufs sont très nutritifs et très faciles à apprêter de diverses manières. Les jaunes d'œuf, surtout, sont bons pour la jaunisse Battus crus avec du sucre, ils éclaircissent et renforcent la voix. Avec du sucre et du jus de citron, les blancs d'œufs battus enlèvent l'enrouement.

Le miel est salutaire, purificateur, adoucissant et nutritif.

Les fruits mûrs sont excellents pour purifier le sang et tonifier le système.

Les oranges sont un apéritif. Aigres, elles sont bien recommandées dans le cas de rhumatisme.

Le melon d'eau est bon pour l'épilepsie et la fièvre jaune.

Les atocas sont employés pour l'érysipèle ; on les applique aussi bien extérieurement qu'intérieurement.

Les citrons sont employés avec succès pour la soif fiévreuse dans les maladies, la bile, les fièvres, le rhumatisme, les refroidissements, la toux, maladies du foie, etc.

Les mûres sont un tonique utile dans tous les cas de diarrhée.

Les tomates sont un puissant apéritif pour le foie, un remède souverain pour la dyspepsie et l'indigestion. Les tomates sont incomparables pour le système dans les cas où le calomel est prescrit.

Les figues sont salutaires. On les dit d'un bon effet pour ceux qui souffrent de cancer. On les emploie extérieurement comme intérieurement.

Les bananes sont nutritives. Elles sont aussi très bonnes à ceux qui souffrent de diarrhée chronique.

La rhubarbe est un apéritif, elle est excellente pour le rhumatisme et purifie le sang.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

N'EST-CE pas, petits amis, que tous vous avez entendu parler de la reine de Hollande, la gentille Wilhelmine? Avec Alphonse XIII, roi d'Espagne, elle est la plus jeune souveraine régnante de l'Europe, et nous la trouvons à vingt ans possédant l'affection de chacun de ses sujets et la méritant à tous égards. A ses qualités administratives, elle sait joindre une grande noblesse de caractère, et — ce qui n'est pas étranger à l'amour que lui témoigne son peuple — un sentiment de justice qui ne s'est jamais démenti. L'anecdote suivante que je vais vous raconter vous en donnera une juste idée. Parcourant un jour, avec sa mère, les écuries royales, Wilhelmine s'arrêta devant un magnifique équipage récemment acheté, et, tandis que la reine-mère s'enquérait auprès d'un cocher du prix qu'il avait coûté, la jeune souveraine, qui s'était éloignée de quelques pas, semblait s'intéresser aux détails d'une voiture qu'on enduisait d'un vernis nouveau. La présence de la reine avait-elle troublé l'ouvrier, ou était-ce simple maladresse de sa part, mais on entendit un bruit sec indiquant que la glace de la portière venait de se briser. L'employé impassible continua son ouvrage.

—Comment cela se fait-il, dit la reine, après quelques minutes de silence, que cette glace soit cassée !

—Je n'en sais rien, répondit le serviteur, je l'ai trouvée ainsi.

Ce mensonge fit rougir d'indignation les joues de la souveraine; puis, se calmant :

—Comment ! reprit-elle, me dire une chose semblable, quand moi-même je vous ai vu briser cette glace.

—Oh ! Votre Majesté, s'écria l'ouvrier tout honteux, j'ai fait dernièrement tant de maladresses de ce genre, que j'ai craint que mes aveux n'amènent mon renvoi, et si pareil malheur arrivait, ma famille se verrait condamnée à la misère la plus absolue.

La reine écouta en silence. Dans l'après-midi de ce même jour, elle lui adressa une lettre avec une somme rondelette suffisante à l'achat de plusieurs glaces. De sa main royale, elle avait tracé ces mots : "Dites la vérité, et dites-la tout de suite. Il me semble qu'en feignant d'ignorer votre mensonge, je deviens votre complice. Montrez cette lettre à qui de droit, et dites que la reine de Hollande serait très affligée si vous étiez renvoyé de mon service."

J'ai le plaisir de vous dire, petits amis, que cette leçon porta ses fruits ; dans tout son royaume, Wilhelmine n'eut point, par la suite, de serviteur plus fidèle et plus véridique.

A l'instar de la reine Wilhelmine, petits neveux et petites nièces, aimez la vérité et sachez la faire valoir en tout et partout. Qu'aucune considération ne vous arrête, allez droit toujours et vous en serez récompensés par l'estime et la considération que l'on vous témoignera. Ne perdez pas de vue l'axiôme que voici et que je laisse à votre méditation :

De toutes les politiques, l'honnêteté est la meilleure.

***

On me fait dire dans le dernier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE que les lettres adressées à Tante Ninette seront reçues jusqu'à la *sixième* journée. Lisez, s'il vous plait, la *dixième* journée.

Les trois meilleures réponses à la question : *S'il vous était donné de posséder le pouvoir pendant un jour, comment l'exerceriez-vous ?* —réponses qui ne devront pas excéder dix lignes,— seront publiées. Je ferai mention des autres dans ma prochaine causerie. Allons à l'ouvrage, petits amis, et arrivez-moi en foule.

TANTE NINETTE.

La repartie des enfants est parfois irréfutable.

La petite Lorena est à faire quelque chose que son père n'approuve pas

—Je ne ferais pas cela, dit le père.

— Vous le feriez, si vous étiez une petite fille comme moi, répliqua l'enfant.

Et le père, dans le silence qui suivit, avoua qu'elle avait peut-être raison.

Une journée passée au Couvent de Sillery

Ma chère Tante Ninette,

LE 23 juin, l'on devait célébrer, dans cette institution, le 50ième anniversaire du révérend Père Audet. Quel vénérable vieillard que celui-là ! avec des longs cheveux blancs sur le cou. Vers dix heures, grand'mère a fait atteler et nous sommes parties maman, ma tante Alice, une amie de le famille et moi pour assister à une grand'messe dite par le héros du jour ; lorsque nous sommes arrivées la messe venait de commencer. La messe finie, c'est-à-dire à midi et demie, nous sommes descendues pour le banquet, qui était très bon et dont je vous enverrai le menu l'un de ces jours. Après le banquet, nous avons erré à l'aventure dans les parloirs, où il y a eu une forte discussion parce que les religieuses ne voulaient pas faire quêter et que les anciennes élèves le voulaient ; on a cependant fini par les décider ; mais elles ne voulurent pas mettre les élèves, pour faire voir aux gens que cela ne venait pas d'elles ; alors on a choisi mademoiselle J. de Saint-Clair, nièce du révérend Père, et moi pour quêter à la Bénédiction.

Après que tout fut décidé, l'on monta à la salle de réception, ainsi que les élèves appellent cette salle. Là nous avons attendu une demi-heure après Monseigneur Falconio, qui n'est pas venu ; il y avait quatre évêques et plusieurs prêtres. Il y a eu des présentations d'adresses, de bouquets et de superbes corbeilles de fleurs. Madame Gauvreau a présenté au Père Audet, au nom des anciennes élèves, un ciboire en or. Nous avons ensuite eu une magnifique cantate. Lorsque ce fut fini, l'abbé Audet nous adressa une jolie petite remontrance, il demanda à Monseigneur Bruchési de prendre la parole ce que fit Monseigneur. Après, nous avons eu le salut, où j'ai fait la quête qui a été très fructueuse. Je m'en allais lorsque l'on m'appela pour dire bonjour à Monseigneur Bruchési, il nous a nous fait baiser sa bague et nous a bénies. Nous sommes parties après avoir pu nous frayer passage parmi toutes les voitures qui venaient chercher les parents et les élèves.

ROSE DE MAI.



PAGE DES ENFANTS



A travers l'Exposition de Buffalo

Je suis allé avec mon frère, l'année dernière, visiter l'Exposition de Buffalo.

Comme vous le savez tous, chers cousins et cousines, la ville de Buffalo est située près du lac Erié.

Le premier monument que nous visitâmes à l'Exposition fut la Tour Electrique : c'est une des principales merveilles de l'Exposition. Cette tour représente la force des éléments, principalement la force mystérieuse de l'électricité ; elle est surmontée d'une statue ailée, représentant la Déesse de la Lumière. Une niche occupe le centre de la tour. De cette niche jaillit 11,000 gallons d'eau par minute, formant dans leur chute une immense cascade. Le soir, on illumine la cataracte au moyen de lumières électriques de différentes couleurs.

Après avoir visité la Tour Electrique, nous nous rendîmes au Temple de Musique, qui a un dôme de 180 pieds de hauteur, et un orgue dont le coût s'élève à $15,000.

Nous allâmes ensuite voir la statue du général Sherman. Cette statue est un œuvre d'art magnifique. Elle a été exécutée par Aug. L. Gaudens et a remporté un grand prix à l'Exposition de Paris.

Nous visitâmes ensuite la Bâtisse des Mines. La Bâtisse des Mines est de 150 pieds carrés ; il y a en face de la Bâtisse des Mines, la Bâtisse Pittoresque des Arts. Ces deux bâtisses sont reliées par de magnifiques serres et aussi par la Bâtisse de l'Horticulture ; elles ont été construites par S. S. Peabody, architecte. Après avoir visité l'Exposition, nous allâmes en gondole sur le Grand Canal.

Après un séjour de deux semaines à Buffalo, nous retournâmes à Montréal, enchantés de notre voyage.

CHAMPLAIN.

Un joli mot d'enfant :
Toto rend une visite avec sa mère. Arrivé au premier étage, il dit :
—C'est là ?
—Plus haut.
Au deuxième :
—Faut toujours monter ?
—Toujours.
—(Pleurant.) Alors, elle demeure au plafond !

LA SOURCE D'EAU VIVE

(Pour Tante NINETTE.)

Par un jour brûlant de juillet, trois voyageurs se rencontrèrent près d'une source d'eau vive, sur la pierre de laquelle le ciseau du sculpteur avait gravé ces mots : RESSEMBLE À CETTE SOURCE. Ils étanchèrent leur soif et lurent l'inscription.

—Moi, dit le premier, j'y vois un avis : et à son air de compétence, à sa ceinture de cuir, à son embonpoint, l'on pouvait facilement reconnaître un de ces marchands importants qui ont pour dieu, pour loi, pour principe : l'argent... Cette source, continua-t-il, qui commence petite, mais qui, dans sa route, grossit toujours pour devenir une rivière peut-être, semble nous dire : Sois actif, industrieux, ne t'arrête jamais, tu prospèreras.

—Oh ! vous vous trompez, dit le second voyageur, homme au soir de la vie, ne parlant que sur l'expérience de ses quatre-vingts ans.—Je vois, moi, un conseil plus haut ; cette fontaine qui donne à tous sans jamais rien demander, nous montre à faire le bien pour le bien, sans espoir de récompense ; car, ici-bas, tout n'est qu'ingratitude, celui qui donne, doit donner pour Dieu et non pour obtenir un merci.

Les deux hommes se turent et regardèrent le troisième voyageur, adolescent, aux cheveux blonds, qui, pour la première fois, avait quitté sa mère.

—Eh bien, ami, dirent-ils, à votre tour, parlez !

Celui-ci baissa les yeux et rougit beaucoup. La modestie, la candeur illuminaient cette belle figure, si franche, si sympathique.

—Mon opinion sera bien faible après celle d'hommes sages, dit-il. Moi, je crois voir dans cette devise un autre enseignement : qu'importeraient le mouvement, la profondeur et la limpidité de cette eau si, en parcourant la forêt, elle s'était souillée de quelque impureté ! En nous invitant à lui ressembler, cette source fait appel à notre esprit et à notre cœur. Elle nous engage à traverser la vie sans jamais flétrir notre âme, à refléter comme elle les mignonnes fleurs des champs et l'azur du beau ciel.

FERRÉOLA.

*** Deux petites filles se disputaient sur les talents de leur mère respective.

—Maman sait faire ceci.

La mienne sait faire cela.

La discussion devient de plus en plus vive.

—Il y a une chose que ma maman à moi sait faire et que la tienne ne fait pas. . . .

—Et quoi donc ?

—Elle peut s'enlever toutes les dents d'un seul coup, na !

LES JEUX D'ESPRIT

Charade

Morphée est de mon un l'ami le plus intime,
On trouve mon second au cœur de la victime.
Mon trois un quadrupède est de plus malfaisant,
Un sanglier pourra nous fournir le suivant,
Des œuvres de l'esprit mon tout est la science,
Il faut la posséder pour avoir sa licence.

Pour les petits et grands

S'il vous était donné d'avoir la puissance pendant un jour, comment l'exerceriez-vous ?

Solution des Jeux d'Esprit

Charade No. 6

Réponse : Dentelle.

Ont deviné : Fleurida, Pointe-Claire, Juliette Duchesnay, Rimouski, Maurice Beaucet, Ottawa, Marie Thérèse Savaria, Waterloo, Jeanne Tessier, Rimouski, Marie Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Berthe, Comtesse Isaure, Montréal, Violette des Bois, Fraserville, Rose de Mai, Fanny Maurault.

Histoire de France

(Pour les jeunes savants de 14 à 16 ans)

De qui Mgr. de Beauvais voulait-il parler lorsque dans une oraison funèbre il prononça ces paroles : Le silence des peuples, est la leçon des rois ?

Réponse : Louis XV.

Ont bien répondu : Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Maurice Beauset, Ottawa, Comtesse Isaure.

Histoire du Canada

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Quelle est cette dame des premiers temps de la colonie qui, portant un miroir à sa ceinture, faisait dire aux Sauvages du pays qui y voyaient leur image, qu'elle les portait dans son cœur

Réponse : Madame de Champlain.

Ont répondu : Fleurida, Pointe-Claire, Juliette Duchesnay, Rimouski, Jeanne Tessier, Rimouski, Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Rose de Mai, Adine Maurault.

Bloc-Notes

Le dernier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE a paru trop tôt, pour me permettre de signaler la distribution des prix aux académies de Mme Marchand, de Mlle Labelle, et celle des cours privés de Mlle Lanctôt, auxquelles j'ai eu le plaisir et l'honneur d'être invitée.

Malgré mon regret d'arriver "hors saison," je désire, tout de même, féliciter de leurs succès ces trois vaillantes femmes qui se sont déjà, par leurs mérites et leur savoir, créé un nom considéré dans la noble carrière de l'enseignement.

J'ai eu l'occasion de parler des succès remportés par Mme Marchand à l'Exposition Universelle de Paris; je constate, encore une fois, qu'on ne saurait trop décerner de médailles à la direction d'une académie comme la sienne. Mes félicitations aussi à Mlle Ida Labelle, directrice de l'Académie Sainte-Marie, dont la devise est : Toujours mieux faire. Au point où elle est rendue, "mieux faire" doit être tâche difficile, mais comme cet Excelsior m'enthousiasme ! comme je le voudrais sur tous les programmes de nos institutions canadiennes !

Je sais les Cours privés de Mlle Lanctôt fort prisés dans la meilleure classe de notre société canadienne, et les raisons qui motivent cette franche adhésion sont aussi bonnes que nombreuses C'est donc de grand cœur que je souhaite à ces dévouées zélatrices du bien public, la continuité du sympathique encouragement qui leur est donné. Je m'estimerai toujours heureuse et très fière d'être associée, de si loin que cela soit, à leur noble mission d'éducatrices de la jeunesse.

Et puis, nous, les femmes, nous nous devons cette solidarité, cette cohésion qui font les œuvres fructueuses et durables. Quant à moi, c'est le besoin de mon cœur, le désir de ma vie, d'aider, en autant que je le pourrai, aux femmes, surtout à celles qui, comme moi, sont les membres de la douloureuse Association du Gagner le Pain à la sueur de son Front !

***

Je remercie les âmes, vraiment patriotes, qui m'ont écrit des félicitations relativement à mon article sur la Saint-Jean-Baptiste. J'aimerais à les publier, elles aideraient sans doute à la cause que je plaide avec ardeur, si leurs paroles, vraiment trop flatteuses à mon égard, ne m'interdisaient cette satisfaction.

La Patrie m'a fait l'honneur de reproduire mon écrit en entier, et je retrouve, dans cette feuille, cette idée de l'observance fidèle et générale de la Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin, dans un puissant article que le rédacteur en chef, M. Langlois, publie, il y a quelques jours, intitulé : "La Religion de la Patrie." :

"L'on devrait, dit-il, prendre comme règle de ne célébrer la Saint-Jean-Baptiste que le 24 juin et partout le même jour.

"Pourquoi n'aurions-nous pas une journée commune à toutes les provinces où les écoles célébreraient l'amour du pays commun et les aspirations communes?

"L'on devrait reprendre la vieille et pittoresque habitude des feux de la Saint-Jean ..."

Et j'ajouterai à ces belles paroles cet appel : Canadiens qui fûtes les premiers possesseurs du sol, dont le Canada est la patrie véritable, exigez donc qu'on vous accorde un jour pour fêter solennellement votre origine, vos traditions, votre langue et votre foi.

***

M. L. P. Fournier, le remarquable auteur de "Jeanne l'Orpheline," écrit :

"Riez, Françoise, je ris à mon tour, je tiens et conserve une approbation écrite de mon ouvrage, du Professeur, le célèbre conférencier, M. Laurentie, et son opinion vaut la vôtre pour moi et mes lecteurs, je crois."

Je suis tellement convaincue que l'opinion du célèbre professeur, M. Laurentie, intéressera tout le monde (c'est si bon rire), que voulant bien rendre à M. Fournier pleine et entière justice, je m'engage, sur l'honneur, à publier cette approbation, intégralement, sans même y ajouter un mot de commentaire.

***

Dans les *Notes sociales* d'un journal quotidien, je cueille cette réflexion à propos de l'exode des citadins à la campagne :

"Il y a des personnes que l'on salue sur la rue, mais à qui les convenances sociales nous interdisent jusqu'à un certain point de parler.

"Tout de même, l'absence de ces personnes à qui l'on ne parle que si rarement, mais auxquelles nous nous intéressons tout de même, sera ressentie.

"N'est-ce pas que nous interprétons ici le sentiment d'un grand nombre de ceux qui sont obligés de rester tout l'été à la ville?"

Mon Dieu ! que j'aimerais à savoir ce que ça veut dire, car, sûr, sûr, ça veut dire quelque chose.

***

Je lis dans les Notes parisiennes de M. Paul de Martigny, publiées par *La Patrie*, l'agréable entrefilet que voici :

"Mercredi dernier a eu lieu à la salle des quatuors Pleyel, rue de Rochechouart, le concert-audition des élèves de mademoiselle Daveau. Mademoiselle Maria Tarte, qui était au programme, pour "Prélude" de Chopin et "Printemps" de Grieg, a été beaucoup remarquée pour la correction de son jeu et sa sûreté d'exécution."

Bravo ! la gentille compatriote !

***

Prière à madame la secrétaire du Club "Progresso" de m'écrire en bon chrétien, c'est-à-dire en français, attendu que je ne comprends pas un traître mot d'Esperanto. J'ai donc dû, pour cette raison majeure, laisser sa lettre sans réponse.

***

Mes remerciements à l'Université Laval de Québec pour l'envoi gracieux de l'Annuaire de l'Année Académique 1902-1903. C'est un ouvrage méritoire et rempli de précieux renseignements.

FRANÇOISE.

Cuisine Facile

CRÊME A LA GLACE, AUX ANANAS

Mélangez une chopine de lait, douze onces de sucre et une chopine de jus d'ananas. Filtrez le tout à travers un fin tamis, puis faites congeler.

Au lieu de vous servir de jus, vous pouvez, d'un ananas, faire des tranches minces, les mettre dans un plat et couvrir de sirop chaud à trente-deux degrés. Puis couler, laisser refroidir et faire congeler.

CRÊME A LA GLACE, AUX FRAISES

Ajoutez trois chopines de crême et une chopine de lait à une pinte de jus de fraises et deux livres de sucre en poudre. Laissez fondre le sucre, coulez le tout dans un tamis et faites congeler. Le jus de cerises, de raisins ou de framboises, peut être substitué à celui des fraises.

CRÊME A LA GLACE, ÉCONOMIQUE

Une chopine de lait, les jaunes de deux œufs, six onces de sucre, une cuillerée à table de fleur de blé-d'Inde (cornstarch), échauder jusqu'à ce que le tout s'épaisisse. Quand ce sera froid, ajoutez une chopine de crême fouettée et les blancs de deux œufs bien battus. Aromatisez à l'essence de vanille ou autre, au goût, et faites prendre dans une sorbetière.

La crême à la glace au sirop d'érable est une nouveauté très appréciée. Pour une famille de quatre personnes, battez sans tourner une pleine tasse de sirop d'érable Cassez les jaunes de quatre œufs dans un bol et jetez le sirop chaud sur eux très lentement, brassant continuellement. Quand le tout sera froid, mettez soigneusement une chopine de crême qui aura été fouettée et mettez le tout sur la glace jusqu'au moment de le servir.

TARTE A L'ANANAS

Râpez un ananas, mettez son poids en sucre et la moitié de son poids en beurre. Défaites le beurre et battez-le avec le sucre et les jaunes de cinq œufs, jusqu'à ce que ce soit bien léger. Ajoutez une tasse de crême, l'ananas et les blancs des œufs battus en mousse bien ferme. Mettez au fourneau après avoir mis une pâte en dessous et servez froid.

Les bananes glacées sont bien appréciées, comme dessert, à un lunch ou à un dîner, au lieu de glaces ou crêmes à la glace.

Ayez de bonnes bananes, écrasez la pulpe et pour chaque tasse que vous en aurez, ajoutez une chopine de crême fouettée et du sucre au goût. Mettez dans un moule que vous entourez de glace.

On dit que le jus d'orange servi avec des fraises, au lieu de crême, remplace avantageusement la crême; sans compter qu'il est trouvé moins indigeste par ceux qui n'aiment pas le mélange de la crême avec les fraises.

L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; elles guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.